

Avant-propos

Le personnage principal de ce livre porte les mêmes nom et prénom que moi : Frédéric Charles. Il s'agit là d'un simple jeu de ma part. Il ne s'agit pas d'une autobiographie. A aucun moment, dans cette histoire, je n'ai utilisé d'événement privé réel. Les défauts et qualités de ce personnage sont également inventés, tout comme sa manière de penser et d'agir que je ne revendique pas (heureusement pour moi, d'ailleurs).

Quand je parle de certains lieux, de certains établissements, bien que les noms empruntés existent réellement, il ne s'agit nullement d'une peinture représentative. Toute ressemblance doit donc s'arrêter aux noms, sans plus. Le reste n'est que roman de fiction.

Il en va de même pour tous les personnages, cela va de soi.

I

Hier encore, il était là, à se balancer. Il avait le front dégarni et, seulement au-dessus des oreilles, on pouvait voir les rares cheveux qui lui restaient, blancs, propres et bien coiffés. Sur les accoudoirs du fauteuil, il laissait reposer ses mains, fripées et veineuses, froissées comme de vieux journaux trop lus. Il avait le visage aussi ridé que ses mains. Il était mince, trop mince, lui qui avait été si grand, si fort. C'était peut-être une maladie qui le rongait, ou alors la vieillesse...

Il se balançait, lentement, régulièrement, semblant rythmer le tic-tac de l'horloge, en face de lui. Durant ces moments où il fixait l'éternité, il faisait partie du temps, ce temps qui s'écoule vers nulle part. Depuis bien des années, le temps n'avait plus aucune emprise sur lui, il n'était plus son ennemi. Ils vivaient ensemble puisqu'il n'avait plus de but. Il n'avait plus d'ami, il n'avait plus d'amour. Le feu ouvert, crépitant derrière son dos, ne le réchauffait pas. En fait, rien ne pouvait plus le réchauffer. Il ne souffrait plus, ne riait plus. Le bonheur et le malheur, pour lui, avaient le même goût, le goût de rien, du rien qui remplissait le reste de sa vie, chaque jour, chaque nuit. Pourtant, quand il ouvrait les yeux pour regarder vers moi, je lisais tout en lui. Il avait le regard plein d'histoires des gens qui ont beaucoup vécu. Que voyait-il ? Me voyait-il seulement ? Ou bien n'avait-il plus que la vision de son passé, la seule chose qu'il gardait encore précieusement, jalousement, au fond de son cœur ?

C'est vrai qu'il en avait, des souvenirs. Des souvenirs d'amour... mais surtout des souvenirs de mort. Car, cha-

que fois qu'il pensait à un être cher, chaque fois qu'il voulait revivre dans sa mémoire les bons moments de sa vie, chaque fois qu'il revoyait le visage d'un ami, d'un parent, et surtout, chaque fois que sa femme revenait hanter son esprit, chaque fois, il pensait à la mort. La mort de cet ami avec qui il avait passé les meilleurs moments de son adolescence, la mort de ses parents, si loin déjà, la mort de cette femme sans qui tout ce qu'il avait accompli n'aurait eu aucun sens. Toutes ces morts, il les avait souffertes. Et cependant, sans arrêt, il pensait, il pensait, encore et encore.

Comment aurait-il pu s'arrêter de penser ? Penser lui permettait de préserver ses souvenirs, son dernier trésor.

Aujourd'hui, il est parti. Il a rejoint ses amis de l'autre côté de la lumière.

C'est moi qui l'ai découvert, ce matin. J'ai frappé à sa porte car je lui apportais son journal, comme chaque jour. J'avais aussi pour habitude de lui faire la conversation durant cinq à dix minutes. Ce sont ces quelques instants qui m'ont appris à le connaître. Quelques minutes par jour, pendant plus de deux ans.

Ce matin, il ne m'a pas répondu. Sa porte était restée ouverte, comme s'il attendait que j'entre. J'ai baissé la poignée et franchi le seuil. Apparemment, rien n'avait changé. Il était là, assis, les yeux dans le vide, dans le coin de cette petite pièce trop sombre. Seulement voilà, il ne se balançait plus. Il ne rythmait plus l'horloge du grincement régulier de son siège. Le temps l'avait dépassé. Je crois qu'il avait senti venir celle qu'il appelait sa dernière maîtresse, la dame à la faux. Il était rasé et propre. J'imagine qu'il s'est assis, et a attendu son heure. Il ne s'est pas trompé. Jusqu'au bout, il a conservé sa dignité, cette qualité qui l'avait accompagné pendant toute sa vie. Aucune trace de souffrance sur son visage où, pourtant, les rides intensifiaient chaque expression, aucune trace de peur non plus. On pourrait croire qu'il avait choisi le moment de sa

mort, un peu comme un suicide, heureux de quitter sa triste réalité. En vérité, sentant sa fin approcher, il s'y est préparé. Lui qui avait toujours voulu donner un ordre aux choses, il pouvait partir, maintenant que tout était en ordre, pour la toute dernière fois. En ordre pourquoi, pour qui ? Peut-être pour ceux qui viendraient l'emmener, peut-être pour la mémoire de sa femme Mireille, peut-être même pour moi.

Ils sont venus le chercher il y a une heure à peine. J'en ai été choqué. Ils disposaient de son corps comme s'il s'agissait d'un simple colis à poster, sans aucun respect pour l'homme qu'il a été pendant plus de soixante-dix ans. Ils n'ont pourtant pas agi brutalement ou sans soin, mais il m'a été difficile d'accepter le désintéressement sur le visage de ceux à qui il laissait l'ultime tâche de s'occuper de lui. Je l'ai regardé s'en aller.

Je sais déjà que j'aurai beaucoup de mal à l'oublier. Quand je me suis installé dans cet appartement, rien ne laissait présager que cet homme deviendrait mon ami, un ami chez qui j'ai appris énormément, sur la vie, et maintenant sur la mort. Il fera désormais partie de mes souvenirs.

Bientôt, une autre personne habitera chez lui. Peut-être un autre vieillard, ou bien un couple de jeunes mariés, avec un enfant à élever. La fin d'une vie fera peut-être de la place pour le début d'une autre. Et le grand cycle continuera.

C'est pourtant vrai que tout continue. Je dois laisser là mes pensées sur la vie et la mort. J'ai des obligations. Et me voilà subitement replongé dans la routine quotidienne, brutalement. Le temps de reprendre mes esprits et je me retrouve en face de mes élèves, à leur inculquer quelques rudiments de physique et de chimie. Tout à l'heure, je pensais au passé, réel ou irréel, maintenant, devant moi, c'est le présent et l'avenir.

Ces adolescents, de quinze ans pour la plupart, ne se posent pas tant de questions sur la mort. Ils ont d'autres préoccupations. Peut-être pas des plus fondamentales, mais pour eux, primordiales. Dans leur univers, l'amour va et vient. Ils ont toute la vie pour aimer, ils ont toute leur jeunesse, comme je l'ai eue. Et comme le Vieux l'a eue. Il y a peut-être quelque futur couple marié dans cette classe. Et aussi des déchirés, des abandonnés, heureux ou malheureux...

Chez eux, tout est clair dans la complexité. Leurs problèmes sont insolubles mais se résolvent pourtant. Leurs obstacles sont des portes blindées qui s'ouvrent avec le vent. Ils s'inventent des blessures au cœur, ils y croient et en guérissent sans savoir comment. Ils explorent en profondeur leur vie superficielle. Ils philosophent sur la condition des hommes sans vouloir comprendre ce qu'ils racontent, du moment que ce qu'ils disent est « profond », ou du moins aussi profond qu'ils le croient.

Ne nous imitent-ils pas ?... Ne font-ils pas comme moi, qui me permets de les juger ?... Ou alors, suis-je comme eux, à me poser des questions sans y trouver de réponses ?...

C'est comme une obsession. J'y pense sans arrêt, à ce Vieux. Et à ces mystères dont il m'avait parlé. Je riaais alors de son imagination que sa mémoire défaillante obligeait à cultiver. Ses histoires tournaient souvent autour de la mort de sa femme. Un jour, elle était morte d'un accident de voiture, une autre fois elle avait été assassinée, et de temps en temps, il me disait l'avoir tuée par lâcheté. Quelle lâcheté ? Il ne m'en a jamais soufflé mot. Je ne comprenais pas. Il répétait ces phrases, comme apprises par cœur :

— *Je devais la suivre dans la vie et dans la mort, je l'ai abandonnée. Elle est morte car j'ai été lâche. J'étais coupable. Coupable. Ces mots résonnaient dans ma tête tel un*

marteau qui frappe. Voilà pourquoi je me suis suicidé, il y a longtemps.

Et je riais :

— *Voyons, vous êtes pourtant bien toujours parmi nous, arrêtez de dire des bêtises.*

— *Oui, je suis pourtant toujours là.*

Et il changeait de conversation...

Voici quelques semaines, il a dit qu'il allait bientôt savoir la vérité. Qu'il allait s'en occuper. S'occuper de quoi ?... Et de quelle vérité parlait-il ?... Mystère.

Je ne connaîtrai jamais ce secret qui le hantait. De toute façon, il s'agissait certainement encore du fruit de son imagination. Cependant, malgré le réalisme dont j'ai pour habitude de faire preuve de mon mieux, je ne peux m'empêcher de croire que ce qu'il disait avait peut-être un sens.

16 h 30, je rentre chez moi. En passant devant son appartement, j'ai envie de frapper, qu'il me dise d'entrer et que nous fassions la conversation. Mais, hélas, il est parti pour toujours. Quand la mort frappe, il n'y a plus rien à dire, plus rien à faire. Implacable réalité !

Aujourd'hui, je ressens le poids de ces mots. J'ai la tête lourde, emplie de lassitude. Avant de me coucher, je vais, comme d'habitude, allumer la télévision, et trouver un moment d'évasion, seul, comme chaque soir. Au fond, je ne l'avais pas remarqué, mais ce vieil homme comptait autant pour moi que moi pour lui. Il avait su m'apporter le peu de mystère jusque-là inconnu d'une vie sans surprise.

Le réveil sonne. Déjà 7 h 00. J'ai l'impression d'avoir rêvé. Je me lève péniblement du lit. Ai-je trop bu hier ? Mais, non, c'est vrai, je ne bois plus... Et pourtant, je va-

cille. Quelque chose a changé cette nuit, quelque chose au fond de moi. J'ai rêvé qu'il était mort, le Vieux d'en bas. Mais oui, il est mort. Je m'en souviens, je l'ai vu s'éloigner, sur le brancard. Je n'en suis plus certain. Il faut que j'en aie le cœur net. Je traverse mon appartement, heurtant, au passage, une chaise, une table, je ne m'y attarde pas. Je descends l'escalier et arrive devant sa porte. Je frappe...

Pas de réaction. C'est normal, il n'y a plus personne ici. Je tourne le dos à la porte et m'apprête à remonter. Déçu. Et pourtant, je m'y attendais. Comment ai-je pu penser qu'un tel miracle était possible ?

— *Entre.*

C'est sa voix. Il est là. Je savais que j'avais rêvé. Il ne peut pas mourir. Il vit depuis trop longtemps pour ça. J'entre.

— *Tu m'apportes le journal ? C'est un peu tôt, que se passe-t-il ?*

Il me regarde, avec les mêmes yeux qu'avant. Il se balance toujours lentement dans son fauteuil, calme. Je dois avoir l'air idiot, en pyjama et pieds nus. J'ai le front mouillé de transpiration. Je balbutie.

— *J'ai rêvé...*

Comment lui dire que je l'ai vu mort ? Ma tête s'emplit de sa présence, je ne vois plus que lui.

— *Tu n'as pas rêvé, je suis bien mort. Tout comme je l'ai déjà été il y a longtemps, comme je t'en ai déjà parlé, mais toi, tu n'y as jamais cru.*

Je ne comprends plus. Incroyable désordre. Un rêve qui n'en est pas un, un mort qui revient à la vie, et ma tête toujours aussi lourde...

Ou alors suis-je seulement maintenant occupé à rêver. Mais non, tout ceci me paraît bien réel, aussi réel qu'hier.

Le ton de ses paroles devient soudainement plus ferme, plus dur, arrogant.

— *Tu pensais que j'étais un vieillard sénile, comme les autres, tu pensais qu'il me faudrait bientôt de l'aide pour manger mon pain, pour me lever du lit, ou faire ma toilette. Et si je ne te parlais pas comme ça, tu le penserais encore. Et bien, sache que je n'ai jamais eu besoin de quiconque pour vivre. J'ai toujours su me débrouiller seul. Je n'avais pas besoin de te voir, chaque matin. Je n'avais pas besoin de supporter ton air perplexe quand je te parlais de mon passé. Tout ce que je t'ai dit est vrai, aussi vrai que tu me vois vivant, devant toi.*

— *Que s'est-il donc passé alors, les morts ne reviennent pas à la vie, que me racontez-vous ?*

— *Il est temps en effet que je te parle sérieusement, histoire d'éclaircir la situation. Je pense que tu es prêt à écouter et peut-être à comprendre. Assieds-toi, cela risque d'être assez long.*

Il parle maintenant à la manière d'un de ces sages tibétains, que rien ne froisse ou ne surprend, comme un de ces professeurs d'arts martiaux qui portent le calme et la sérénité au fond de leur esprit.

Je continue à le regarder, je ne puis détourner les yeux. Je prends une chaise et m'installe. Il me faut quelques instants pour fixer mon attention sur ce qu'il me dit. Je lui demande de recommencer, chose qu'il fait volontiers.

— *Je t'ai dit, il y a peu, que j'allais bientôt savoir la vérité. Je voulais parler d'une période de mon passé qui restait floue dans mon esprit. Et bien, j'ai découvert cette vérité. Avant-hier, je suis mort, en effet. Et j'ai voyagé dans le passé. J'ai d'abord vu défiler des images de ma vie et, plus je m'enfonçais, plus les images devenaient stables, concrètes. Elles s'animaient. Peu à peu, je me suis inséré en elles, rejoignant cet univers. Peut-être est-ce l'endroit où j'étais censé habiter après mon passage parmi les vivants. Guidé par ma volonté encore présente, je me suis dirigé vers le jour de l'accident qui avait causé la mort de ma femme. Et là, j'ai compris. J'ai senti les choses. J'ai compris pourquoi elle était morte.*

J'ai aussi compris qu'il fallait agir. Je ne pouvais laisser les choses telles que je les voyais. Je devais m'arranger pour réparer ce qui pouvait encore l'être. Le coupable devait être puni. Mais pour cela, il fallait que je vive. C'est ainsi que j'ai décidé de revenir, bouleversant l'ordre des choses. J'ai couru vers la vie et me voilà, aujourd'hui, devant tes yeux. Vivant.

Folie ! C'est impossible. C'est impossible et pourtant, je le crois. Je crois ce que je vois et ce que j'entends. Je suis K.-O. debout.

— *Vois-tu, j'ai une mission à accomplir, mais il me faudra de l'aide. Je n'ai plus, hélas, la santé que j'avais avant. Aujourd'hui, pour remettre les choses à leur place, j'ai besoin de toi.*

— *De moi ? Vous avez besoin de moi ? Je comprends à peine ce que vous me racontez, je ne suis même pas certain que tout ceci soit réel, et vous avez besoin de moi ? Mais j'ai l'air d'un enfant auprès de vous !... Qu'attendez-vous de moi, au juste ?*